

Le jeu des identités culturelles dans les relations interethniques et intra-ethniques chez les migrants

Cultural Identity in Inter- and Intra-Ethnic Relations Amongst Immigrant Groups

El juego de las identidades culturales en las relaciones inter e intra-étnicas de los inmigrantes

Pierre Mannoni et N. Barthe

Numéro 14 (54), automne 1985

Migrants : trajets et trajectoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034512ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034512ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mannoni, P. & Barthe, N. (1985). Le jeu des identités culturelles dans les relations interethniques et intra-ethniques chez les migrants. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (14), 97–102. <https://doi.org/10.7202/1034512ar>

Résumé de l'article

Le phénomène de la migration est l'un des principaux cas de confrontation de groupes humains d'origines culturelles diverses. Ce fait impose des ajustements permettant, notamment aux migrants, de s'intégrer dans la société d'accueil avec le plus d'efficacité et de rapidité. Les individus concernés sont astreints, pour répondre à ces nécessités d'adaptation, à un remaniement psychologique plus ou moins important et plus ou moins réussi. Car les relations interculturelles supposent toujours des situations de compromis entre deux (ou plusieurs) cultures et le résultat n'est pas acquis d'avance. On peut distinguer finalement quatre grands cas de figures suivant que l'on a affaire à des groupes culturellement hétérogènes (relations interculturelles) ou à des groupes culturellement homogènes (relations intra-culturelles), et que ces rapports vont dans le sens de la réduction des différences ou, au contraire, de leur maintien, voire de leur exagération. Ce qui débouche sur quatre situations assez nettement distinctes :

- Sous la poussée de l'ethnocentrisme, les cultures étrangères se repoussent et s'ordonnent à une hiérarchie, le racisme représentant la forme la plus aiguë.
- Le désir de fusion des migrants peut être tel qu'ils s'efforcent d'adopter la culture du pays d'accueil et témoignent même d'une attitude « patriotique » plus marquée que les ressortissants ordinaires.
- Des groupes de même culture, reprenant contact après séparation, pratiquent le plus souvent une assimilation d'autant plus aisée que les membres du groupe d'accueil et du groupe qui se déplace ont les mêmes référents culturels.
- Enfin, ces relations intraculturelles peuvent être entravées par des différences idéologiques provoquant un ostracisme d'un côté et la recherche d'une identité culturelle autonome de l'autre.

Le jeu des identités culturelles dans les relations interethniques et intra-ethniques chez les migrants

P. Mannoni
N. Barthe

Quand on pense aux problèmes que pose l'identité culturelle des migrants, on imagine le plus souvent qu'il s'agit pour eux de régler avant tout la question des différences existant entre leur culture d'origine et celle du pays d'accueil. On estime, de fait, qu'il doit résulter de cette confrontation d'habitudes, de modes de pensée et de systèmes de valeurs un hiatus que le migrant devra s'efforcer de combler au plus tôt pour parvenir à la meilleure intégration possible. C'est-à-dire qu'on suppose — à juste titre d'ailleurs — que le migrant doit résoudre une problématique centrée sur la multiplicité des identités culturelles et

les délicats aménagements qu'il doit trouver entre l'identité qu'il connaît depuis son enfance et celle qu'il découvre plus tard. On devine alors sans peine que la solution risque d'être recherchée dans un compromis entre la culture d'origine, à laquelle il est affectivement lié et à laquelle il ne peut renoncer (quand cela serait possible) sans une insupportable culpabilité, et la culture d'accueil qu'il ne peut ignorer pour d'évidentes raisons pratiques (mais également pour des raisons de sécurité intérieure et de lutte contre une sorte de « complexe de l'étranger », aboutissant parfois à la mise en place de mécanismes

de surcompensation).

Or il existe des cas où les migrants ont la particularité d'appartenir à la même sphère culturelle et de provenir des mêmes sources ethniques que la population d'accueil, à ceci près que ces migrants, en provenance d'outre-mer, ont vécu, dans ces territoires éloignés de la métropole (souvent par plusieurs milliers de kilomètres), une acculturation caractérisée par un mélange de la culture de base avec celles, parfois multiples, des autochtones. Loin d'avoir plus de facilité que les autres migrants à s'intégrer, ces individus activent leurs différences davantage que

98 leurs ressemblances avec leurs compatriotes métropolitains et revendiquent, parfois, agressivement une identité séparée.

Les cas de figure sont donc divers et ce sont ces différents aspects du problème de la migration que nous allons aborder dans cette étude.



Culture et identité culturelle

Il n'existe pas d'individus qui n'appartiennent à une culture quelconque. Puisqu'aussi bien chacun a besoin d'un système de référence par rapport auquel il puisse se reconnaître dans le monde et orienter ses actions. C'est cet ensemble de modes de pensée et d'action, d'habitudes, de pratiques et de valeurs agissant d'une manière holistique que l'on nomme une culture. À ce propos, rappelons avec S. Clapier-Valladon¹ que « Malinowski fut un des premiers à montrer qu'une culture est quelque chose qui fonctionne comme un ensemble organisé dans lequel cha-

que partie tire son sens, sa place, son rôle de la totalité ». Ajoutons que c'est à l'intérieur de ce réseau de significations et par rapport à lui que chaque individu se détermine. L'acculturation de l'homme est donc un phénomène à la fois nécessaire et universel. Cependant il existe une multitude de cultures. Chacune possède ses caractères propres et agit sur les membres du groupe en leur forgeant, par l'intermédiaire de son éducation et de ses institutions, une personnalité que R. Linton² appelle « de base » et où se reconnaissent des normes et des modèles communs. Ce qui ne va évidemment pas sans poser de problème, au moins dans les situations de confrontation de systèmes culturels, comme c'est le cas dans le phénomène de la migration. Le migrant se voit, en effet, confronté à un univers duquel sont absents ses référents habituels et dans lequel les êtres et les objets lui font des signes qu'il ne comprend pas ou mal. Les ambiguïtés qui naissent d'un tel état de fait risquent de créer chez lui un malaise important et l'on connaît bien les désadaptations, allant dans le sens d'une pathologie spécifique, qui affectent certains migrants.

On sait aujourd'hui que le déplacement de populations, qu'il soit ou non volontaire (et surtout s'il ne l'est pas) entraîne l'obligation d'un remaniement psychique important chez les individus concernés. En effet, tant que le groupe culturel était stable et permanent, la pratique de la religion et des coutumes, l'usage de la langue et le respect des traditions, procuraient à tous les membres un sentiment d'homogénéité qu'ils ressentaient comme une sécurité. Mais, à partir du moment, où le groupe entre en contact, poussé par diverses nécessités, avec d'autres groupes qui manifestent d'autres habitudes, utilisent d'autres modes de communication et un autre système axiologique, la cohésion culturelle des migrants

peut s'en trouver troublée, voire menacée. La conscience de soi, c'est-à-dire l'identité culturelle, du groupe risque de subir, alors, un certain nombre de fluctuations. Or, si S. Abou³ a raison de souligner que « l'identité culturelle plonge ses racines dans l'identité ethnique », cette affirmation vaut essentiellement pour les sociétés archaïques que leur isolement n'expose pas au phénomène décrit ici, lequel ne concerne que des représentants de sociétés plus évoluées et mobiles. Et cet auteur ajoute d'ailleurs un peu plus loin que :

le problème de l'identité en général ne surgit que là où apparaît la différence. On n'a besoin de s'affirmer soi-même que face à l'autre et cette affirmation de l'identité est d'abord une auto-défense, car la différence apparaît toujours, au premier abord, comme une menace⁴.

Telle est sans doute la situation psychologique des migrants qui, du fait même de leur déplacement, sont confrontés à d'autres groupes plus ou moins différents d'eux. C'est précisément cette confrontation qui les contraint à un réajustement centré autour d'une identité culturelle saisie d'emblée comme problématique. En fonction des situations socio-économiques, des contextes historico-politiques et de son « génie » propre, un groupe de migrants présentera des « styles » d'adaptation différents. Tout risque de dépendre, en fin de compte, de la qualité des relations affectives et des dispositions psychologiques qu'éprouvent, et que se témoignent par conséquent, le peuple d'accueil et celui qui se déplace. Suivant que ces dispositions affectives sont favorables ou moins favorables, et que les groupes qui entrent en contact sont ou non de même origine culturelle, il semble que l'on ait affaire à un croisement de facteurs, dont nous allons examiner maintenant le jeu.



Rapports des cultures d'origine et d'accueil

Relations interculturelles

Lorsqu'elles reposent sur un rejet mutuel ou seulement sur un rejet unilatéral, on devine qu'elles ne peuvent aboutir qu'à un conflit dont le caractère plus ou moins aigu varie avec les situations. Il y a fort à parier qu'au mépris des uns répondra la protestation des autres. C'est le cas de figure classique du *racisme*, qui repose sur une « verticalisation » des relations interethniques, c'est-à-dire sur l'établissement d'une hiérarchie, certains occupant les rangs élevés tandis que d'autres sont relégués aux plus bas degrés, ceci étant « justifié » par les différences d'appartenance de races (éventuellement de classes ou de castes). On connaît assez les dangers d'une telle situation pour que nous n'ayons pas à y insister ici.

En seconde hypothèse, les relations interculturelles peuvent s'inscrire dans la perspective d'un désir, chez le migrant, de s'assimiler à la culture d'accueil. Éprouvant sa situation comme fragile et constatant la double contrainte à laquelle il est confronté, de ne plus utiliser ses référents culturels habituels et de s'adapter à son nouvel univers de vie, il peut opter plus ou moins massivement pour le nouveau système normatif. Cela lui sera d'autant plus facile qu'il sera plus jeune, c'est-à-dire moins dépendant de l'an-

cieu cadre de référence. Une certaine plasticité psychologique lui permettra de s'ouvrir aux valeurs de la société d'accueil de manière à réduire au plus vite la dissonance que crée en lui la confrontation des cultures. La tendance sera, chez le migrant qui connaît ses dispositions intellectuelles et affectives, de réduire les différences et les menaces de clivage de son identité en effectuant un choix réducteur : la valorisation du changement et des valeurs et coutumes du pays d'accueil. Cette tendance peut même, dans certains cas, aboutir, au prix d'une culpabilité toujours dommageable, à un hyperinvestissement de la nouvelle culture, et l'on assiste, alors, au curieux phénomène de l'étranger fraîchement arrivé dans sa patrie d'immigration et témoignant, cependant, d'un patriotisme nettement plus appuyé que celui des ressortissants de souche.

On pourrait dire, en utilisant une formule célèbre, que le migrant est parfois tenté d'être « plus royaliste que le roi ». C'est ainsi que, dans sa recherche de congruence personnelle, mais probablement aussi pour porter, par son attitude, témoignage de son allégeance à l'égard du groupe de ses nouveaux compatriotes, il sera conduit à se montrer plus français que les Français, plus américain que les Américains, en somme à en faire plus que les autres. Réaction assimilatrice qui va parfois si loin qu'elle s'accompagne d'un renoncement assez radical à sa race ou culture d'origine. C'est ce que R. Bastide⁵ nomme « la volonté de miscogénéation, ce que les Noirs (du Brésil) appellent " purger leur sang ", en faisant disparaître progressivement la tache noire qui les macule », à laquelle s'ajoute « la volonté d'intériorisation des valeurs blanches, pour devenir ce que les Blancs appellent des "nègres à l'âme blanche" ». C'est à ce prix que le migrant aboutira parfois au résultat recher-

ché, c'est-à-dire à la réduction de la multiplicité des identités.

Il peut se faire, enfin, que les relations interculturelles s'effectuent sur un mode paradoxal où se combinent diversement des attitudes de rejet apparentées au racisme et des désirs de fusion. C'est le phénomène que l'auteur précité décrit en ces termes : tandis que, aux États-Unis,

à une politique libérale, intégrationniste, assimilatrice, le Noir répond par la " négritude ", en Afrique du Sud, à une politique ségrégationniste, tribalisatrice, de séparation culturelle, le Noir répond par la répudiation de la négritude, par une volonté d'intégration, d'assimilation, d'occidentalisation⁶.

On voit donc que sous la pression de situations et de facteurs divers, le désir de ressemblance subit des aléas quelquefois surprenants.

Relations intraculturelles

La problématique générale des rapports de groupes d'origines diverses peut s'articuler, nous venons de le dire, autour d'un conflit, chaque culture éprouvant l'autre comme étrangère, donc menaçante. Car, encore une fois, « les groupes se délimitent toujours contre les autres », suivant l'expression de I. Eibl-Eibesfeldt⁷, d'autant que les rites qu'ils pratiquent, nettement différenciés d'un ensemble humain à l'autre, peuvent avoir une fonction d'isolement des sociétés qui finissent par se comporter, d'après K. Lorenz, comme si elles étaient « de véritables étho-espèces ». C'est pourquoi la prise de contact s'effectue fréquemment dans la méfiance mutuelle et les éthologues, comme I. Eibl-Eibesfeldt⁸, nous ont montré à partir de l'exemple des Indiens Waika (Orénoque supérieur), pendant la fête des fruits du palmier, quel luxe de précautions sont obligés de prendre les individus appartenant à des groupes différenciés lorsqu'ils s'abordent : la parade de prestige des guerriers

100

en armes au moment des visites de village à village, affirmant leur valeur martiale ne peut se dérouler, sous peine d'être ressentie comme un défi agressif, sans que des enfants éventuellement des femmes, ne s'associent à la cérémonie pour atténuer le seuil de menace des salutations guerrières.

Si nous insistons à nouveau sur la mutuelle méfiance qui caractérise les relations interculturelles, c'est pour mieux mettre en relief ce qui se passe lorsque des groupes appartenant à la même sphère culturelle s'abordent. On pourrait s'attendre alors à ce que l'assimilation s'effectue sans la moindre difficulté, les écarts habituels dus aux différences de pratiques et de croyances n'existant pas, même lorsque les hasards de l'histoire ou les distances de la géographie les ont pour un temps séparés. Aucune des barrières culturelles ordinaires n'étant dressée, l'intégration des migrants dans le plus vaste ensemble d'une majorité métropolitaine, par exemple, (pour nous situer dans le contexte des mouvements de population européenne liés à la décolonisation) devrait se réaliser très facilement. Cela suppose néanmoins une mutuelle volonté qui est loin d'être partout présente, comme nous allons le voir plus loin. Lorsqu'elle existe, la fusion des groupes de même culture est grandement favorisée, comme cela s'est produit lors du retour des ressor-

tissants belges au moment de l'accession du Congo à l'indépendance, et l'on a pu voir la reine de Belgique, en personne, symbole vivant, accueillir ses compatriotes à la passerelle des avions assurant le rapatriement.

Mais les relations intraculturelles ne se plient pas toujours à ce protocole qui représente le cas de figure le plus favorable. Les choses se passent parfois d'une manière très différente qui n'est pas sans rappeler la dynamique affective de l'éthnocentrisme, bien que l'ethnicité ne fournisse pas ici de support au phénomène, et qu'il faille en chercher ailleurs les raisons explicatives.

Les rapports des pieds-noirs⁹ en provenance des départements français d'Algérie avec leurs compatriotes résidant en France au moment du repliement de 1962 sont de ce point de vue, exemplaires. On a pu assister alors, et encore aujourd'hui, de la part des métropolitains à une attitude comparable par bien des aspects au racisme, inattendue pourtant dans ce cas de figure, et que l'on peut désigner du terme d'ostracisme : mépris de ces métropolitains à l'égard de gens qui, semblables par la langue, les moeurs, la religion, les traditions, leur paraissaient néanmoins entachés de « colonialité » et politiquement suspects. Si tant est que les éthologues aient pu parler, ainsi que nous l'avons déjà relevé, de *pseudospéciation culturelle* pour expliquer les conflits et les guerres entre les hommes, il y aurait lieu, nous semble-t-il, de parler ici de *pseudospéciation idéologique*, tellement ces « semblables » se sont finalement révélés différents les uns aux autres.

On devine que, comme dans le cas des victimes du racisme, ceux qui eurent, et ont encore, à subir les vexations ostracistes ont protesté. D'autant plus violemment que ce rejet émanait de membres de la même culture qu'eux. Il est sans

aucun doute extrêmement pénible de supporter une attitude négative de la part d'étrangers. À *fortiori*, lorsque cette attitude est le fait de semblables, la mise à l'écart ou l'agressivité est vécue d'une manière encore plus douloureuse. Aussi, ces pieds-noirs, à qui l'on faisait sentir qu'ils étaient autres, finirent-ils par s'éprouver eux-mêmes comme différents et se mirent-ils à explorer les signes de leurs différences. En cherchant, ils ont trouvé et, par un phénomène d'inversion bien connu des opprimés, se sont mis à magnifier ce que les métropolitains considéraient comme des « défauts ». L'un de nous¹⁰ a déjà abordé le problème et nous croyons utile de rappeler, ici, ce qui a été dit à propos de la réaction des pieds-noirs.

Bon gré, mal gré, ils ont accepté ce rôle de nègre-blanc qu'on leur assignait et ils ont notamment assumé l'appellation de "pieds-noirs" à la manière habituelle des victimes de discriminations ou de qualifications infâmes, c'est-à-dire en inversant les signes.

F. Hacker¹¹ a bien décrit ce mécanisme consistant à valoriser, à investir positivement ce qui est insulte de la part de l'adversaire. La connotation raciale et péjorative de l'épithète « noir » appliquée aux hommes de couleur a provoqué chez eux la réaction de se désigner en utilisant eux-mêmes cet adjectif après l'avoir survalorisé. Le défi est soutenu là où il a été lancé : ce qui est noir est beau, fort, valable (*Black Panthers, Black Muslims, Black Power*). De la même manière, les pieds-noirs en sont arrivés à proclamer qu'ils étaient pieds-noirs « avec gloire et honneur »¹². Et ils ne se reconnaissent pas volontiers dans le terme administratif de « rapatriés », notion vague et fade, qui pour être matériellement exacte, n'a, en fait, que peu ou pas de réalité psychosociale.

Valorisant leurs différences, les pieds-noirs ont donc sublimé les caractères secondaires de leur particularisme (cuisine, dialectes, cou-

tumes) pour en faire à la fois des signes de reconnaissance entre eux et d'opposition-dérision des autres. Et voici un futur Prix Nobel de littérature et un futur académicien Goncourt¹³ parlant le langage de Bab-El-Oued à Saint-Germain-des-Prés, au grand ébahissement, et pour les ébahir, de leurs amis, « Français naturels », comme ils les appelaient. Ces signes secondaires prennent, alors, tout leur sens et renvoient à tout un référent occulte, représenté par la nature profonde des véritables attachements affectifs à l'égard de la communauté nationale. C'est dans cette « sous-culture » préférentiellement investie que s'atteint et se réalise la notion d'une identité micro-sociale. Car il semble bien, en effet, que l'on soit en droit d'identifier comme une « culture » ou « sous-culture » cet ensemble de signes distinctifs, phénoménologiquement stables, à forte cohérence interne, se suffisant à eux-mêmes et animés, en l'occurrence, par la volonté de ressusciter par le mythe culinaire ou dialectal le « Paradis Perdu ».

Ce faisant les pieds-noirs se sont donc comportés, sous la contrainte ostraciste de leurs compatriotes comme une minorité « ethnique » revendiquant une identité culturelle propre. Il s'agit là, sans doute, d'un cas relativement exceptionnel et par là d'autant plus intéressant. S. Abou¹⁴ signale qu'il « existe très peu de nations dans le monde qui ne comptent une ou plusieurs minorités ethniques se réclamant d'une identité propre ». Ce fait serait fréquent, d'après l'auteur sur lequel il s'appuie, D. Bell, pour les plus grands pays du monde qui se présentent comme des sociétés pluriethniques (ceci expliquant cela), la France étant présentée comme « relativement homogène ». Jugement qui ne tient pas compte, semble-t-il, de ce que nous venons de dire au sujet des pieds-noirs qui, culturellement français, n'en reven-

diquent pas moins une identité autre, identité que nous serions tentés d'appeler « de résistance ». En effet, condamnés à un douloureux exil, les Français d'Algérie n'ont pu trouver auprès de leurs compatriotes métropolitains l'accueil sans réserve qu'ils étaient fondés d'attendre. Il se sont alors nostalgiquement repliés sur le souvenir de leur pays perdu dont ils ont fait une patrie selon leur coeur.



Conclusion

Dans un autre travail¹⁵, nous avons rappelé, après nombre d'auteurs, la nécessité d'éduquer, chez les hommes en général, le sens de la différence de manière à sortir de certains types de relations perverses que des groupes culturellement distincts sont susceptibles de développer entre eux ; le colonialisme, la guerre, le racisme ou l'ethnocentrisme. Notre étude nous a montré que la morbidité guette également les contacts intraculturels et que le rejet, le mépris et l'ostracisme sont des possibilités, sinon des régularités, à prendre en considération dans ce type de rapports. Changer les mentalités n'est pas une chose commode et nous n'y prétendons pas. Mais il peut être bon de rappeler, pour achever ce propos, que l'anthropologie et le culturalisme apportent un indispensable éclairage à notre connaissance de la nature humaine. Et, qu'entre autres choses ces savoirs nous enseignent que la revendication d'une identité culturelle est légitime et souhaitable chez tout groupe constitué, et que dans le cadre de la migration,

les deux partis en présence, peuple d'accueil et groupe d'immigrés, ont un avantage à tirer de leur confrontation. « L'acculturation est réciproque, même si la réciprocité est très inégale », écrit fort justement S. Abou¹⁶ qui a sans doute raison malgré ce déséquilibre de traduire le brassage culturel en termes de « créativité », laquelle reste dépendante, selon ses propres termes¹⁷ « du dynamisme interne de la société et de l'aptitude des sujets eux-mêmes à demeurer, au sein même de l'obligation, des hommes de désir ».

Pierre Mannoni
Université de Nice
N.Barthe
Université de Nice

NOTES

¹ S. Clapier-Valladon, *Panorama du culturalisme*, Paris, Epi, 1976, p. 17.

² R. Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod, 1977.

³ S. Abou, *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1981, p. 30.

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ R. Bastide, *Anthropologie appliquée*, Paris, Payot, 1971, p. 223.

⁶ *Ibid.*, p. 222.

⁷ I. Eibl-Eibesfeldt, *Éthologie-Biologie du comportement*, Paris, Éditions Scientifiques, 1977, p. 473.

⁸ *Ibid.*, p. 481.

⁹ On nomme ainsi, bien que l'expression paraisse à certains péjorative, les Français de souche européenne nés en Afri-

que du Nord (et plus spécialement en Algérie) et contraints par les événements politiques à se replier en France métropolitaine en 1962. Précisons au passage que certains d'entre eux ont préféré « s'exiler » dans d'autres pays, ce qui ne contredit nullement le choix de notre exemple, bien au contraire.

¹⁰ P. Mannoni, « Les Pieds-Noirs : un exemple d'identité micro-sociale », *Recherches Régionales*, Archives Départementales des Alpes-Maritimes, n° 1, janvier-mars 1983.

¹¹ F. Hacker, *Terreur et Terrorisme*, Paris, Flammarion, 1976, p. 164.

¹² Slogan encore en usage.

¹³ A. Camus et E. Robles, d'après ce dernier. Préface de l'ouvrage *Les Pieds-Noirs*, Paris, Éd. Lebaud, 1982.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 34.

¹⁵ P. Mannoni et S. Clapier-Valladon, « Psychosociologie des relations interculturelles », *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, (à paraître 1985).

¹⁶ *Op. cit.*, p. 95.

¹⁷ *Id.*, *Ibid.*



SOCIOLOGIE ET SOCIÉTÉS



Directeur : Robert Sévigny

Revue thématique semestrielle (avril et octobre). La seule revue de sociologie de langue française à vocation internationale en Amérique (chaque article est résumé en français, en anglais et en espagnol). Présente des visages nouveaux ou inconnus de ce phénomène particulier qu'est le Québec français en Amérique du Nord.

Individus : **Abonnement annuel 1985**

Canada :	14\$
Étudiants :	10,50\$
Pays étrangers :	17\$
ÉTUDIANTS	12,75\$

Institutions :	
Tous les pays :	28\$
Le numéro :	9,50\$



LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

C.P. 6128, Succ. « A »
Montréal (Québec), Canada H3C 3J7
Tél. : (514) 343-6321-25

Le livre

universitaire